Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 8

Artikel: Chanson patoise : (recueillie dans le Gros de Vaud)
Autor: Chambaz, Octave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212880

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 8. Samedi 24 février 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 février 1917 : L'année du scrutin. — Chanson patoise (Octave Chambaz). — Ces bonnes petites maladies (J. M.). — Ran-pan-tan-plan (Djan dai Pivè). — L'oncle Abraham et les kyrielles (G. Héritier). — Recettes. — Un appel. — Les chalets de la Roselinaz (feuilleton). (*A suivre.*)

L'ANNÉE DU SCRUTIN

Pour nous, Vaudois, l'année 1917 ne sera pas seulement — du moins, tout le monde l'espère — l'année de la fin de guerre, sinon de la conclusion de la paix ; elle sera aussi l'année du scrutin.

Nous avons déjà voté, le 21 janvier, sur la revision de l'article 55 de la constitution. Le 4 mars, dans une semaine donc, nous élirons le Grand Conseil, qui, lui, nommera à son tour — pour une année seulement, cette fois-ci — le Conseil d'Etat et, pour sept mois, nos deux députés au Conseil des Etats. Le 11 mars, le peuple sera de nouveau appelé à se prononcer sur le texte, revisé, de l'article constitutionnel 55, cité plus haut. En octobre, élection du Conseil national et des députés au Conseil des Etats. Enfin, en novembre, élection des autorités communales.

La carte civique ne chômera pas dans les poches.

A ce propos, un de nos fidèles lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes, bien de saison, extraites d'une chronique de feu *Aurelien Scholl.* Encore qu'il ne s'agisse pas de notre pays, cette boutade amusera, et si quelques candidats y peuvent trouver profit, tant mieux.

Guide du candidat à la députation.

Ayez soin d'informer d'abord les électeurs qu'il y a, quelque part, un monsieur qui songe à eux.

Une note publiée dans deux ou trois journaux ouvrira la marche :

« On nous apprend que le citoyen Vermollet a l'intention de poser sa candidature dans notre département. »

Quelques jours après, vous faites dire dans les mêmes gazettes :

« La candidature de M. Vermollet semble réunir des chances assez sérieuses. »

Vous prenez la plume et vous risquez un premier exposé de principes. Politique générale, protestations vagues de patriotisme. Dévouement absolu aux intérêts de la région. C'est un art que vous ferez bien d'étudier dans les discours des ministres. On y promet tout, on n'y précise rien. Chacun, en les lisant, espère quelque chose, mais il ne sait pas ce qu'il espère.

Procurez-vous, ensuite, deux ou trois accompagnateurs et commencez vos tournées électorales.

Voyez les gens influents de chaque localité. Les Anglais appellent *canevas* cette série de visites par lesquelles le candidat prépare son triomphe.

Sont recommandées : la familiarité d'un petit coup de poing sur l'épaule, la patience à écouter les plaintes et les récits. Ce sont là de grandes ressources qui effacent les distances, enorgueillissent l'électeur et rendent plus faciles les autres séductions qui sont, en quelque sorte, des arrhes. Un mot à la grand'mère, une caresse à l'enfant ; promesse de donner des bals auxquels viendront beaucoup de jeunes gens décidés à se marier dans l'arrondissement. L'entreprise est d'autant plus facile qu'elle consiste à tromper des gens qui se doutent qu'on les trompe.

Pendant que vous donnez ainsi de votre personne, vos agents se répandent dans le pays pour y semer la division. Mille petits sujets de haine subsistent dans les provinces : on se dispute sur les limites d'une lande, sur les réparations d'une église ou d'une école. Faites insinuer à l'électeur que votre compétiteur desservirait ses projets. Les promesses de ponts commencent à être bien usées ; allez jusqu'à l'embranchement de chemin de fer.

Faites savoir aux deux ou trois docteurs que vos enfants ne sont pas encore vaccinés et que l'état de votre épouse nécessite des soins continuels.

S'il y a dans la ville un professeur de musique, persuadez-le que votre rival a horreur du piano et qu'il se trouve mal dans une soirée quand on y chante une romance ou un duo.

Le candidat est presque toujours entouré d'une foule de personnages qui lui offrent leurs services et dont le caractère est équivoque. Il serait imprudent de les repousser. Ces gens ressemblent au papier d'emballage dont on fait peu de cas et dont on ne saurait se passer. Ils intriguent pour vous, répandent les nouvelles utiles et souvent n'exigent qu'une poignée de main, un bonjour cordial, la faveur d'une simple invitation à dîner. C'est souvent pour eux-mêmes qu'ils travaillent. L'un de ces gens, fort décrié dans sa province, avait si bien servi un candidat heureux qu'il lui demanda ce qu'il pourrait faire pour lui.

L'autre répondit :

— Appelez-moi par mon petit nom.

* * *

Surtout, pas de ruse inutile. Il faut à l'homme politique des qualités spécieuses, brillantes, apparentes, voilà tout.

Quand vous ne pourrez séduire, tâchez d'effrayer. Machiavel recommande le moyen. Distinguez, dans les élections, l'homme corruptible de celui qu'il faut intimider.

Quant à ceux qui ne cèdent ni aux séductions ni aux menaces, leur petit nombre fera votre salut.

N'attaquez jamais les femmes. Leur vengence est lente et sûre, persévérante et cruelle. Ménagez aussi les corporations ; vous n'avez qu'un bras, elles en ont cent.

Tombez sans pitié sur les hommes de talent ; ils sont susceptibles, inquiets, fébriles. D'ailleurs, leur supériorité est vue d'un œil jaloux par leurs amis mêmes ; la rabaisser, c'est satisfaire un besoin général.

La nature nous a fait présent d'un organe mince et délicat, dont la puissance est incalculable et l'empire sans bornes, Cet organe, c'est la langue, cette admirable baguette de tambour. Si vous en ignorez l'usage et les ressources, n'aspirez jamais aux honneurs politiques.

Il vous faut d'abord, une diction simple et soutenue, qui permette d'énoncer clairement les faits. C'est le genre *modéré.* Pas de métaphore, pas de passion.

Dans les Comités préparatoires, interpellez vos auditeurs, nommez-les, prenez-les à témoin de la vérité de vos paroles. Il sera temps plus tard de vous lancer. Une fois votre réputation faite, vous pourrez en abuser. Les mouvements des masses, cet instinct violent et spontané que vous pouvez observer au théâtre, sont pleins de caprices bizarres.

Je me souviens d'un candidat que la nature avait doué d'un extérieur fort laid, d'une figure irrégulière et de rides prématurées.

Depuis une demi-heure, il essayait vainement de se faire entendre. Enfin, quelqu'un s'écria :

— Laissez parlez le vieux singe !

Tout le monde se mit à rire, et notre homme, qui parlait bien, saisit le moment favorable, capta ses auditeurs et fut nommé.

On termo. — Il y a quelque temps, la commune de *** avait mis au concours l'ouverture des chemins publics au moyen du triangle.

Le paysan à qui échut cette besogne ne possédait que deux bœufs. Or ces animaux, paraît-il, répugnent à marcher dans la neige.

Le syndic, rencontrant le dit paysan, lui fait :

— Alo, Marc, coumeint peinse-tou fère avoué té baô, te sâ bin que renasquont dein la nâi, et sadzi d'âovri clliaô tsemins dein dou dzo.

— Ie ade peinsa vo demanda on termo.

— Et quien termo vaô-t-ou ?

— Ma fâi tant qu'à la St-Djan.

CHANSON PATOISE

(Recueillie dans le Gros de Vaud.)

I

Mon mari est vegnai malado
D'onna granta maladi.
Tot cein que mè dèmandâvè
Le lai su zelâ queri.

Refrain.

L'amo bin, mon mari.
L'amo mî mort quiè vi.

II

M'a invouyî à la metsetta,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ donna metse
Que l'avai on paôdzo dè muzi.

Refrain.

III

M'a invouyî à la tser frètse,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ d'onna vatse
Que l'avai sat'ans landyi.

Refrain.

IV

M'a invouyî à la botolhie,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ d'onna golhie
Yau lè bo fazan laô nid.

Refrain.

V

M'a invouyî à la dzenelhie,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ l'aôo d'onna clliousse
Que crèvâvè su son nid.

Refrain.

* * *

En publiant ici l'une des rares chansons patoises qu'il nous ait été donné de retrouver dans la tradition orale du Gros de Vaud, nous tenons à rappeler à tous les bons et joyeux Vaudois que *M. le professeur Arthur Rossat, à Bâle (Schweizergasse, 10)*, le grand collectionneur de chansons populaires, continue à recueillir, avec une persévérance et un zèle admirables, tout ce qui reste de notre patrimoine de chansons. Il reçoit toujours avec reconnaissance les communications qu'on veut bien lui faire à ce sujet.

Avis donc aux vieux chanteurs et à tous ceux qui ont en leur possession des cahiers manuscrits d'anciennes chansons, soit en français, soit en patois ! Qu'ils ne tardent pas d'offrir leurs recueils à M. Rossat.

OCTAVE CHAMBAZ.

Tout doucement. — Le fait se passe sur une de nos lignes régionales. Une dame, accompagnée d'un enfant, remet au contrôleur son billet et un billet de demi-place.

Le contrôleur, regardant le garçon :

— Il est diablement grand pour une demi-place !

— Oui, en effet, répond la mère. Lorsque j'ai acheté le billet, mon fils était beaucoup plus petit, mais vous allez si lentement qu'il a joliment grandi depuis le départ.

CES BONNES PETITES MALADIES

COMMENT donc faisaient nos bons aïeux pour jouir d'une si bonne santé, eux qui avaient trouvé cette expression bien caractéristique : « Se porter comme le Pont-Neuf ? » Car le Pont-Neuf est toujours là, bagasse ! Et l'on sait s'il se tient bien, sous l'œil vigilant d'Henri IV.

D'abord, nos bons aïeux n'avaient pas, comme nous, toute une série de maladies, affublées de noms revêches et dûment consacrées et cataloguées par la docte Faculté. Ils n'en connaissaient qu'un petit nombre, pas très compliquées, encore que ceux qui en étaient atteints en mourussent presque toujours. Aujourd'hui, on se défend mieux ; on se cramponne à la vie. On traîne parfois une convalescence langoureuse, grâce aux progrès de la science. Quoi ! on préfère encore la vie avec ses misères, certaines, à la mort avec son mystère.

Possible aussi, que si nos bons aïeux se portaient si bien, c'est qu'ils ne pensaient pas ou le moins possible à leurs maux. Ils s'efforçaient de les oublier. Ah ! certes, ce n'est pas toujours facile d'oublier ses maux. Mais ce n'est pas non plus toujours impossible. Et quand on y réussit, le remède est excellent. On dirait que les maux finissent par se détacher de ceux qui les méprisent et qui ne sont pas aux petits soins pour eux.

Et puis, nos bons aïeux ne connaissaient pas les régimes débilitants ni tous ces produits qui, sous le nom et la figure trompeurs d'aliments hygiéniques, ne sont après tout que des produits médicinaux qu'on mange ou qu'on boit avec plus ou moins de foi, peut-être, dans leurs prétendues vertus, mais sans plaisir aucun.

Aujourd'hui, on ne se vante plus guère de sa santé. La santé, c'est mal porté. Il est bien plus « chic », bien plus « snob » d'avoir quelque petite maladie, pour laquelle le médecin vous a prescrit certains ménagements, certain régime, certaine médication qui vous rendent, comme on dit et comme on le croit... intéressant.

Et quelle précieuse ressource dans la conversation. Au moins, on sait de quoi parler. Quand on est en bonne santé, c'est vite dit : « Bonjour ; et comment va ? — Bien, merci, et vous ? » Tandis que lorsqu'on « n'est pas bien », dame, on décrit son mal, le siège de celui-ci, ses manifestations, ses intermittences, ses caprices et ses cruautés ; on énumère tout ce qu'on a fait déjà pour en guérir, tous les médecins qu'on a consultés, tout ce qu'ils vous ont prescrit ou prédit ; on annonce, enfin, tout ce qu'on veut encore faire. Tout cela n'est peut-être pas très folichon pour les auditeurs, mais qu'importe l'auditoire : la conversation ne chôme pas ; le temps passe. Et puis, parler de soi, que pourrait-on trouver de mieux ?

Ah ! conservons pieusement nos bonnes petites maladies. Foin des bien portants !

J. M.

Lo sécond. — Dans une de nos fêtes villageoises, deux violoneux s'evertuaient à faire danser la jeunesse.

L'un d'eux ne parvenait pas à se mettre d'accord avec son collègue.

— Mâ, fâ don lo sécond, François, fâ lo sécond, lui dit ce dernier.

— Ne lo sè pas, lo sécond.

— Bougro dè fou, djuië on pou per tot.

RAN-PAN-TAN-PLAN

Lo menistre de la Cabolettaz, que l'îrè tot novi dein sa perrotze, reincontre l'âotrohi on bouèbelé prâo dégremellhî, que portâvè on galé menon.

— A co î-to, m'n'ami ? que lâi fâ.

— A Djanbrandauplanmoran, ranpantanplan, que va tot pllan.

— Ah ! t'î lo valet à Djan-Abran dau Plan-Morand ? Bon, bon, bon. Kemin te cein débiloté ran-tan-plan ! Te vâo bâillî bon âo militéro, po rollî su 'na tiaisse.

— L'è lo pére que m'a fé à recordâ dinse, po que m'ein rassovîgno.

— Bon, bon, bon. Et dièro îte-vo tzi vo ?

— No sein doze.

— Doze ?

— Bin sû : lâi a lo pére et lo menistre, la mére et la motaila, la modze et ma chéra, la biquietta et m' n'autra chéra, mon frâre et lo caïon, et mé et lo tsatton.

— Vo z'îte on puchein ménadzo ! Mâ, di-me vâi, ci menistre que lâi reiste avoué vo, è-t-e 'na dzein âobin 'na bîta ?

— N'è ne onna bîta, ne onna dzein : l'è noutron bourrisco, que l'a lo pâi nâi et lè z'orolliè asse grantè que lo villio menistre.

Et ci crapô d'einfan l'a fotu lo can avoué son menon, avo lo prâ à Djan-Abran, ranpantanplan !

DJAN DAI PIVÈ.

Pour ne pas manquer le train. — Les changements dans l'horaire des chemins de fer et bateaux à vapeur vont causer inévitablement bien des ennuis à une foule de gens. Mais, si les voyageurs se munissent du nouvel *Horaire du Major Davel* (édition unique à 25 cent.) des hoirs Borgeaud, à Lausanne, ils auront au moins la certitude de ne pas manquer le train.

Toast. — « Messieurs et chers concitoyens ! Je bois à l'avenir qui ne peut manquer d'arriver (Bravos prolongés). Je bois à l'abolition du passé, qui, espérons-le, ne reviendra jamais. (Trépignements d'enthousiasme).

L'ONCLE ABRAHAM ET LES KYRIELLES

L'article que voici nous est communiqué par notre fidèle collaborateur *Mérine*. Il est extrait de l'édition de 1916 d'une publication très intéressante et que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs : L'*Almanach du Valais*.

SAVEZ-VOUS ce qu'est une *kyrielle* dans le sens où je vais l'employer ? c'est une redite en vers ou en prose, comme les enfants en emploient souvent à propos de mille petits faits coutumiers. De père en fils, de mère en fille, de génération en génération, ces redites se sont transmises et se transmettront peut-être encore. Peut-être, ai-je dit, car il me semble que la mode s'en perd et que les garçonnets, comme nos fillettes, savent et disent moins de « kyrielles » qu'au temps — déjà lointain — où je jouais aux *mâpis*. Ma nièce, l'autre jour, rencontrant un escargot, ne sut lui parler comme il convient et j'en fus tout surpris, même chagriné. Je dus, moi-même, prononcer le petit discours auquel a droit tout honorable mollusque saisi par un bipède humain :

Escargot ! Escargot !
Montre-moi tes cornes,
Ton père et ta mère sont sur les toits
Qui mangent de la soupe aux pois
Avec une cuiller de bois.
Si tu ne me les montres pas,
Je te donnerais sur les doigts.

— Et sais-tu fillette, ce qu'on doit dire quand on a le hoquet ?

— Le hoquet ?

— Oui, le hoquet. Eh bien ! quand tu as ce petit ennui, répète cinq fois sans souffler, sans quoi, c'est temps perdu :

J'ai le hoquet
Dieu me l'a fait.
Je ne l'ai plus
Dieu l'a voulu.

— Et, alors, le hoquet s'en va, oncle ABRAHAM ?

— Ma fi, essaie, tu verras bien.

L'oncle Abraham n'aime pas à se compromettre par des affirmations trop catégoriques.

— Dis-en d'autres.

Ma nièce est curieuse. Oncle Abraham est un « oncle-gâteau ». Il obéit en fumant sa courte pipe. Et puis, le brave homme a double plaisir, car, s'il est satisfait d'amuser l'enfant, il l'est non moins de revivre quelques souvenirs d'autrefois.

— Tu en veux d'autres. Eh bien ! quand une petite amie te demandera ta poupée et que tu ne voudras pas la lui donner, crie très fort :

Donner, donner
Fait mal au pied ;
Rendre, rendre
Fait mal au ventre.

Ou bien, si tu trouves une pomme sur le chemin, dis bien vite :

Qui a perdu ?
J'ai trouvé !
C'est la bourse du curé ;
Si je le dis trois fois
C'est à moi !

Cependant, fillette, il ne faut dire ça pour toujours, car les objets qui sont sur le chemin n'appartiennent pas aux passants. Et, maintenant, si tu rencontres un corbeau, parle-lui comme ça :

Corbeau ! Corbasse !
La matagace,
Ta mère t'embrasse
Les pieds te brûlent,
Ta langue hurle :
Coua ! Coua ! Coua ?

— Qu'est-ce que c'est la matagace ?

— La matagace, c'est la pie-grièche.

— On en a passablement par chez nous.

— Et la corbasse ?

— C'est la dame du corbeau.

— Ah !